MERCREDI 16 OCTOBRE

Le journal du Festival

LUMIÈRE 2019

« Le Cinématographe amuse le monde entier. Que pouvions-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté ? » Louis Lumière

05

10 ANS

Sur le tournage de *Vincere* (2009) ©DR

L'ITALIE SAUVAGE DE MARCO BELLOCCHIO

©DR

Francis Ford Coppola

Retour sur ses jeunes années

PAGE 3

©Jean-Luc Mège

Martin Scorsese

L'aventure de *The Irishman*

PAGE 4

Prix Bernard Chardère

Le web magazine *Blow up*, récompensé !

PAGE 4

Quiz *Le Parrain*

Préparez votre nuit

PAGE 3

Iran

Gros plan sur deux cinéastes poètes

PAGE 2

TÉMOIN

Le « psy » de l'Italie

L'univers de **Marco Bellocchio** se dessine au cœur de la famille : celle du cercle intime et celle, plus collective, qui compose le peuple d'un pays, l'Italie.

©Jean-Luc Mège

Marco devant Bellocchio, Hangar du Premier-Film (2019)

Sur le tournage de *Vincere* (2009)

©DR

©DR

Sur le tournage du *Traître* (2019)

RENCONTRE
avec Marco Bellocchio.
Master Class publique
> **COMÉDIE ODÉON,** 15h

LES BELLOCCHIO DU JOUR
Vincere
> **PATHÉ BELLECOUR,** 10h45
Le Traître (avant-première)
> **PATHÉ BELLECOUR,** 17h15

Un monde aux yeux cernés

Le cinéma de Marco Bellocchio, c'est un chant subversif qui surgit dès son premier film, *Les Poings dans les poches* (1965), et révèle le cinéaste comme le grand poète de la névrose familiale, celle qui prospère dans des intérieurs mités par une bourgeoisie épaisse. Les héros aux yeux cernés et à la peau trop blanche des *Poings dans les poches* n'en peuvent plus de se réfugier au creux d'oreillers hâves dans des chambres mal aérées. Avec un art du détail unique, Bellocchio développe un cinéma sensoriel du toucher. On mord doucement l'épaule habillée d'un homme, on sort du sommeil un corps jeune et empêtré, comme autant de gestes qui échouent à être salvateurs. Et tout à coup, les héros jeunes, mais pourtant fanés du film, s'agitent lors d'une séquence de chasse fantastique, parce que Bellocchio a cette idée de génie de la tourner de nuit, comme une cérémonie surprenante où la vie en famille est un combat mortel.

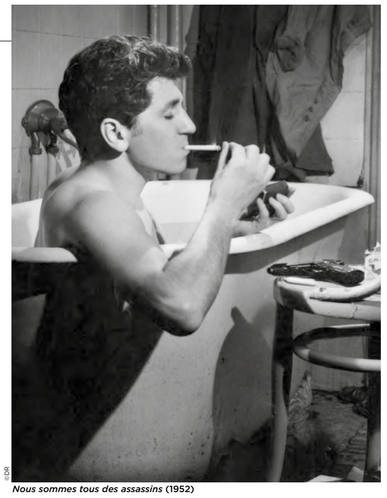
Un monde de prodiges

Bellocchio s'intéresse à la famille jusqu'à se poser la question de l'intériorité collective, celle du peuple italien. Il en retient ses grands traumatismes : l'assassinat d'Aldo Moro en 1978 dans *Buongiorno, notte* (2003), l'ascension de Mussolini dès 1915 avec *Vincere* (2009). Obsédé par l'aspect organique des choses, le cinéaste déjoue les clichés des œuvres historiques. Il restitue la psyché italienne à travers les yeux de femmes impliquées : Ida Dasler, l'épouse secrète du Duce, et Chiara, terroriste des Brigades Rouges. Face à ces regards féminins, des hommes révèlent leur puissance. Elle est morale quand Moro, alors prisonnier, déclare à ses bourreaux : « *Je dois trouver le mot qui va droit au cœur. Il y en a un. Pas deux* ». Elle est infâme quand il s'agit de Mussolini qui prononce ses discours avec les poings. Et là encore il est question de cérémonies, celle d'un peuple habité par la religion et la politique, en procession vers le fascisme. Ou celle d'un ascenseur ouvert devant des italiens stupéfaits d'y lire le sigle anarchique des Brigades Rouges, tracé avec du sang. Ce monde de cauchemars nimbés de musiques et de vibrations inquiétantes, les films du très inspiré Bellocchio l'exorcisent en s'y plongeant totalement comme dans une immense aventure. — **Virginie Apiou**

CONVICTIONS

« Cayatte ne renonçait jamais »

Tout au long de la semaine, **Bertrand Tavernier** nous explique pourquoi l'œuvre d'André Cayatte (1909-1989), objet d'une grande rétrospective au festival Lumière 2019, mérite d'être redécouverte.


©DR

Nous sommes tous des assassins (1952)

LES CAYATTE DU JOUR
Les Risques du métier
> **PATHÉ BELLECOUR,** 11h
La Fausse maîtresse
> **INSTITUT LUMIÈRE,** 11h15
Les Amants de Vérone
> **PATHÉ BELLECOUR,** 14h15
Avant le déluge
> **LUMIÈRE FOURMI,** 15h45
Le Passage du Rhin
> **LUMIÈRE BELLECOUR,** 19h
Mourir d'aimer
> **CINÉMA BELLECOMBE,** 20h30

« En revoyant les films d'André Cayatte, je me suis rendu compte que ses qualités sont exactement à l'inverse des défauts qui lui sont reprochés. Il a un grand intérêt pour le monde qui l'entoure, il trouve une manière personnelle de parler de tous les sujets dont on disait toujours que le cinéma français les ignorait. Et il n'y renonce jamais.
La manière dont il s'attaque à la peine de mort, dans *Nous sommes tous des assassins* (1952), qui est sans doute son plus grand film, la manière dont il y filme les condamnés à mort, je ne vois pas d'équivalent dans le cinéma de son époque. Il faudra attendre plusieurs années pour voir en Grande-Bretagne *Peine capitale*, de Jack Lee Thompson, ou aux Etats-Unis *Je veux vivre !* de Robert Wise.
La vie quotidienne de ceux qui attendent la grâce ou la guillotine, Cayatte la filme sans jamais rien appuyer. Il n'y a pas un effet, tout est en plan large. Il montre les gardiens qui viennent au petit jour chercher celui qu'on va exécuter : ils ont ôté leurs chaussures pour faire le moins de bruit possible, retarder l'annonce fatidique. Mais il n'y a pas un gros plan sur un lacet qu'on dénoue. Et il y a dans ce film une variété de lieux, d'endroits, de décors, souvent filmés en deux plans : une cabane dans la zone, une rue d'une sorte de bidonville, un café désert. Le cinéma, c'est aussi ça : installer un décor, efficacement, sans le survendre. Une courte scène me frappe dans *Nous sommes tous des assassins*. L'avocat emmène Mouloudji, le condamné, à la recherche de son dossier militaire : le gradé qui l'accueille est inflexible, il n'y a rien qui leur sert dans ce dossier. Justesse des décors, attitude des personnages, c'est formidable ! »

— **Propos recueillis par Aurélien Ferenczi**

MINIATURES

L'Iran des poètes

©Paul Grandsard

Peintre, réalisatrice, scénariste et productrice, **Mitra Farahani** rend hommage au couple de cinéastes iraniens Forough Farrokhzad (1935-1967), Ebrahim Golestan (né en 1922).

Vous venez présenter *La Maison noire* de la poète et cinéaste Forough Farrokhzad. Comment décririez-vous son oeuvre?
Forough Farrokhzad est l'une des plus grandes poètes iraniennes contemporaines. Elle a commencé à travailler dans les studios Golestan dès la fin des années 1950 comme assistante et elle y a appris le rapprochement des images. *La Maison est noire* est un film emblématique, majeur, du cinéma iranien. Forough Farrokhzad a réussi à créer un style poétique original au cinéma.

Le film *Les Collines de Marlick* signé par le cinéaste et écrivain Ebrahim Golestan sera également présenté. Pourquoi avoir choisi ce film ?
C'est un grand morceau littéraire qui réveille et révèle les images. La littérature est inscrite dans le cinéma iranien. C'est un cinéma qui s'est construit dans la continuité d'une culture littéraire et poétique et *Les Collines de Marlick* en est un exemple limpide.

Quel regard portez-vous sur ce couple d'artistes qui a marqué la culture iranienne ?
C'est comme une symbiose fulgurante d'intuitions et de formes qui circulent entre Ebrahim Golestan et Forough Farrokhzad. Et c'est à ce travail conjoint, à ces films laissés en héritage que nous essayons de redonner vie aujourd'hui, pour leur rendre leur place dans le patrimoine cinématographique.

— **Propos recueillis par Laura Lépine**

SÉANCES
La Maison est noire, suivi des *Collines de Marlick*
> **LUMIÈRE FOUMI,** 14h30

LE BILLET DE PREMIERE Thomas Baurez

©DR

Peggy Cummins au festival Lumière en 2013

Crazy Peggy

Il y a six ans, dans les jardins de l'Institut Lumière, on pouvait apercevoir la fine silhouette de Peggy Cummins, 87 printemps dont cinq automnes passés à Hollywood pour le compte de 20th Century Fox. Elle y présentait une copie restaurée du *Démons des armes* de Joseph H. Lewis (que l'on préférera appeler par son petit nom original, *Gun Crazy*), film noir séminal de 1950 qui infusa la Nouvelle Vague française (*A bout de souffle* de JLG) et américaine (*Bonnie & Clyde* de Penn). La sémillante équipe de Wild Side avait organisé le déplacement de l'actrice d'origine irlandaise installée en Angleterre. Si son nom, vu aussi au générique d'un bon Tourneur (*Rendez-vous avec la peur*), s'était un peu évaporé de la mémoire cinéphile, pas la figure de son personnage de blonde intrépide dans ce *Gun Crazy*. On l'y découvre en cowgirl de fête foraine allumant ouvertement le héros avec le canon de son revolver dans un sublime et audacieux renversement de valeur.

Fin des années 40, début de la décennie suivante, Cummins a seulement 18 ans. Mais bon sang, que fait cette actrice élevée bien comme il faut sur les planches du théâtre shakespearien britannique dans ce film ricain fauché à jouer les aguicheuses de service ? Confortablement installée dans un des salons éphémères du village Lumière, Peggy C., d'une douceur infinie accusant nullement le poids des années, me raconte l'épopée : « *En 1943, un agent de la Fox m'a repérée. Je jouais dans une pièce qui avait un gros succès à Londres. Nous étions en pleine Seconde Guerre Mondiale, le climat autour de nous était très particulier, avec le bruit des bombes dans le lointain. Les studios américains avides de chair fraîche, envoyaient des agents pour repérer de nouvelles têtes. L'un d'entre eux m'a proposé un contrat et je suis partie.* » Arrivée là-bas, pas le temps de voir les palmiers, l'actrice atterrit illico dans une loge, se fait maquiller, apprend une bribe de dialogue et roulez jeunesse. Adieu Lady Macbeth !

Cummins raconte ça en se marrant, ce rêve hollywoodien dont elle assure qu'il n'en était pas forcément un, n'a pas fini en cauchemar mais en eau de boudin. Avant de partir, il y a donc eu ce *Gun Crazy* et cette séquence incroyable du braquage d'une banque filmée depuis une voiture. « *J'avais beaucoup de pression sur mes épaules car je conduisais la voiture. J'avais le cameraman et le preneur de son sur la banquette arrière. Nous tournions dans la rue sans vraiment d'autorisation. Il fallait faire vite. Joseph H. Lewis ne m'avait pas prévenu que le policier allait arriver et m'interroger. J'étais effrayée. Quand il a débarqué devant moi, j'avais mon arme dans la main...* » Elle marque une pause et me balance cette formule définitive en guise de conclusion: « *Le tournage faisait entrer la réalité dans la fiction.* » Avant de partir, l'actrice m'avait dédicacé une affiche de *Gun Crazy* où elle porte le fameux béret dont se souviendra Faye Dunaway pour *Bonnie & Clyde*. Peggy Cummins est morte le 29 décembre 2017 à Londres. Tout doucement, sans faire grand bruit.

Une nuit entière avec les Corleone ! Avant les neuf heures (!) des trois *Parrain* samedi soir (et dimanche matin) à la Halle Tony Garnier, révision obligatoire. Et si vous savez les réponses, «*parlez plus bas, car l'on pourrait bien vous entendre*»...

PRIX LUMIÈRE J-2

L'éternel étudiant

Enfant cinéphile cloué au lit, cinéaste précoce pour le producteur Roger Corman, ami de George Lucas... Récit des jeunes années de **Francis Ford Coppola.**

©DR

Francis Ford Coppola naît le 7 avril 1939 à Détroit, capitale de l'automobile, dans une famille d'Italiens immigrés, le même jour où Benito Mussolini envahit l'Albanie. Ça « *pue* » la guerre imminente de l'autre côté de l'Atlantique, mais chez les Coppola on résiste en écoutant de l'opéra. C'est à Long Island qu'il grandit, moins vite que les autres enfants. Atteint de poliomyélite à l'âge de huit ans, il va plus que les autres devoir apprendre à marcher dans sa tête. Comme Martin Scorsese, qu'il ne connaît pas encore et qui grandit à quelques kilomètres de là souffrant d'asthme, c'est dans le cinéma qu'il trouve refuge. Les murs de sa chambre sont couverts de photographies de Jane Powell, révélée par *Mariage Royal* de Stanley Donen.
Il écrit aussi, se rêve en auteur dramatique, bricole avec des marionnettes de premiers films avec la caméra 8 mm de son père. A l'école il se démène, un peu trop, puisqu'il fréquente jusqu'à vingt-quatre écoles différentes, dont un collège militaire où il croise un certain Donald Trump qui, à 13 ans, « *n'avait rien d'impressionnant* ».
A vingt ans, il sort diplômé de l'Université d'Hofstra, met en scène des shows étudiants et s'inscrit à UCLA pour y étudier le cinéma. Il y rencontre Jim Morrison lequel est loin de se douter qu'un jour une de ses chansons viendra booster la bande son d'*Apocalypse Now*.
Une autre rencontre sera, elle, déterminante. Roger Corman. Le prince de la série B. A ses côtés, Coppola se rend indispensable, couvre tous les postes de la production et réalise avec lui son premier film en 1963 à l'âge de 23 ans, *Dementia 13*. Morbide à souhait, l'histoire en noir et blanc d'une psychose : « *je pense que c'était prometteur, plein d'imagination* se souvient-il. *À bien des égards, certaines images comptent parmi les plus belles que j'ai jamais tournées. Principalement parce que j'ai composé le moindre plan* ». Son troisième long lui permet ensuite de diriger Fred Astaire dans *La Vallée du bonheur*, une comédie musicale, genre en décadence.
Son approche ne plaît pas, le film est un échec, il s'en moque il apprend à faire avec un budget compté. Il se décide alors à créer avec un autre rookie, George Lucas, son « petit frère » dit-il encore aujourd'hui, sa structure de production. Ils l'appellent American Zoetrope, du nom du jouet optique qui avait conduit Thomas Edison à créer la première caméra. Premier film sous pavillon Zoetrope, *Les Gens de la pluie* permet à Coppola de gravir un échelon comme créateur. Avec Shirley Knight et James Caan - déjà - il signe son oeuvre la plus personnelle ; un road movie. L'un des premiers du genre, inspiré du jour où enfant, il vit sa mère quitter pour quelques jours la maison. La suite ? Tout le monde la connaît. Mais Coppola avoue volontiers n'avoir eu de cesse de « *revenir au début* », de redevenir un « *étudiant* » soucieux de refaire des films « *avec les yeux que j'avais quand j'étais enthousiaste* ».

— **Carlos Gomez**

LES COPPOLA DU JOUR
The Outsiders : The Complete Novel
> **CINÉ TOBOGGAN / Decines,** 14h
Jardins de pierre
> **CINÉMA COMŒDIA,** 14h15
La Vallée du bonheur
> **PATHÉ BELLECOUR,** 16h45
Dracula
> **UGC CINÉ CITÉ CONFLUENCE,** 19h15
Rusty James
> **PATHÉ BELLECOUR,** 19h45
Conversation secrète
> **CINÉ LA MOUCHE / Saint-Genis-Laval,** 20h
Le Parrain
> **CINÉMA REX / Neuville-sur-Saône,** 20h
Le Parrain, 3ème partie
> **PATHÉ BELLECOUR,** 20h30
Tucker : L'Homme et son rêve
> **IRIS / Francheville,** 20h30
Dementia 13
> **CINÉMA OPÉRA,** 21h45

©DR

QUIZ

À QUEL POINT CONNAISSEZ-VOUS *LE PARRAIN* ?

1 Dans *Le Parrain* (1972), à côté de quoi le producteur hollywoodien Jack Woltz se réveille-t-il un matin, horrifié ?
A Le main d'Ursula, sa maîtresse
B La tête de Khartoum, son étalon
C Les dents de Bianco, son lapin

2 Au bord de quel lac se trouve la résidence familiale des Corleone dans Le *Parrain 2* (1974) ?
A Lake Tahoe
B Lake Placid
C Lake Connemara

3 Quel opéra se joue au théâtre Massimo de Palerme pendant le finale du *Parrain 3* (1990)?
A *Don Giovanni*
B *Macbeth*
C *Cavalleria rusticana*

4 Comment le jeune Vito Corleone est-il exfiltré du village qui porte son nom, avant sa fuite pour New York, dans Le *Parrain 2* ?
A La nuit, dans un tonneau de marsala
B Déguisé en jeune communiante
C Caché dans les bâts d'un âne

5 Sergio Leone est le premier à refuser le scénario du *Parrain*. Parmi ces cinéastes, lequel n'a pas été approché par la production ?
A Constantin Costa-Gavras
B Richard Brooks
C George Lucas

6 Quel truc Marlon Brando utilisa pour convaincre les cadres de la Paramount de l'engager lors de son essai dans le rôle de Vito Corleone ?
A Il se priva de sommeil pendant trois jours pour avoir l'air hagard
B Il mit du coton dans les joues pour alourdir son visage
C Il apprit l'italien en express(o)

7 Der Pate en allemand, Kummisetä en finnois et Naşul en roumain. Mais comment *Le Parrain* a-t-il été traduit en turc ?
A Baba
B Ali Baba
C Barbapapa

8 Qui a composé la musique des *Parrain 2* et *3*, aux côtés de Nino Rota ?
A Carmine Coppola, le père de Francis
B Roman Coppola, le fils de Francis
C Eleanor Coppola, l'épouse de Francis

9 Comment meurt le pape Jean-Paul 1er dans *Le Parrain 3* ?
A Poussé dans les escaliers du Vatican
B En buvant du thé empoisonné
C Etranglé avec son chapelet

10 Complétez cette réplique du *Parrain* : « *En Sicile, les femmes sont plus dangereuses que...* »
A L'Etna
B Les fusils
C Les routes

©DR

RÉPONSES : 1B, 2A, 3C, 4C, 5C, 6B, 7A, 8A, 9B, 10B

Ça se passe à LUMIÈRE

©Jean-Luc Mège

Daniel Auteuil a enchanté l'Institut Lumière avec son spectacle poétique *Déjeuner en l'air*.

©Jean-Luc Mège

Séance de signature pour Bertrand Tavernier qui vient de rééditer *Amis américains*.
Aujourd'hui Clémentine Autain signe à 18h30 au Comœdia *Dites-lui que je l'aime*, le récit qu'elle consacre à sa mère, la comédienne Dominique Laffin.

« Vittorio de Sica sortait du succès critique du *Voleur de bicyclette*. Il voulait transfigurer la réalité en passant par le grotesque : on voit dans le film un tableau de Bruegel qui est le maître du grotesque. Il cherche de l'irréel pour raconter Milan d'une autre manière. Comme il fait appel aux nouvelles technologies, le tournage est compliqué et long. Le film est présenté au Festival de Cannes lors de sa 4ème édition et gagne le Grand Prix du Jury. C'est un film détesté par la critique italienne mais beaucoup aimé par de grands écrivains et intellectuels. Alice Rohrwacher lui a récemment rendu hommage dans *Heureux comme Lazzaro*. La restauration a été faite à partir du négatif original et on a laissé un fil visible dans la scène finale, ces fameux effets spéciaux que De Sica n'aimait pas… Mais on retrouve tout le génie du chef op' de l'époque, G. R. Aldo. »

Gian Luca Farinelli, directeur de la Cineteca de Bologne, présentant *Miracle à Milan*.

Martin Scorsese : « *Nous, réalisateurs, devons aujourd'hui nous battre pour faire nos films et les montrer.* »

©Jean-Luc Mège

Il est arrivé sous l'ovation des 2 000 spectateurs de l'Auditorium, qui affichait complet pour son retour à Lyon, quatre ans après avoir reçu le Prix Lumière : Martin Scorsese a effectué son come-back mardi soir au festival Lumière, accompagné d'Emma Tillinger, sa productrice depuis *Aviator*.

Avant de l'accueillir sur scène, le président de l'Institut Lumière Bertrand Tavernier a évoqué toute son admiration pour le cinéaste new-yorkais, qu'il n'avait pu rencontrer en 2015. « *C'est quelqu'un dont je me sens proche. J'ai envie de parler d'amitié et de partage. L'amour de Martin pour le cinéma n'a pas d'égal.* »

Au terme de la projection d'un montage d'extraits de ses films, puis d'une nouvelle salve d'applaudissements, l'auteur de *Taxi Driver* est apparu sur scène : « *Chaque film est une aventure et après* The Irishman*, je suis particulièrement secoué, un peu groggy* », a-t-il confié. « *Avec ce film, on a tenté de repousser les frontières. L'idée, quand je fais un film, c'est toujours d'apprendre sur moi-même et sur les autres* ».

Interrogé sur sa nouvelle collaboration avec Robert De Niro, Martin Scorsese a souligné qu'il pensait que tous deux avaient « *fait le tour, qu'il n'y avait plus rien à apprendre ensemble. Surtout, je ne me voyais pas refaire un film avec lui sur la mafia. Mais quand il est venu me voir avec ce livre* [*J'ai tué Jimmy Hoffa*, de Charles Brandt], *il était tellement ému, il a à peine raconté l'histoire que déjà il incarnait le personnage et j'ai compris que je me devais de faire ce film, d'aller au bout, qu'il soit bon ou mauvais. Avec le scénariste Steven Zaillian, Bob et toute la bande, on avait très envie de parler du passage du temps, de ce que la vie est devenue.* »

« *J'avais le style du film en tête et je savais qu'il fallait que je le réalise coûte que coûte*, a poursuivi le réalisateur, *notamment en raison de l'état actuel du cinéma. Aujourd'hui, les films américains sont des produits commerciaux de divertissement et les cinémas, des parcs d'attraction. Ce n'est pas ça le cinéma. En toust cas, ça ne peut pas être que ça. Nous, réalisateurs, devons aujourd'hui nous battre pour faire nos films et les montrer. Nous devons inventer nos propres lieux pour cela.* »

Propos recueillis par Benoit Pavan

MASH-UP

L'art du collage

Créateur pour Arte du web magazine *Blow up* en 2010, Luc Lagier reçoit le prix Bernard Chardère qui récompense chaque année un critique, journaliste ou auteur.

Que représente pour vous le fait de recevoir le prix Bernard Chardère ?
J'ai conçu *Blow Up* comme un projet expérimental, quelque chose qui au départ avait peu de chance d'être largement regardé. Quand, au bout d'un an ou deux, cela a obtenu un certain succès, j'ai compris que l'expérimental pouvait plaire. Mais, je me disais qu'au cœur de la cinéphilie, mon magazine restait peu connu, alors lorsque j'ai reçu l'invitation de Thierry Frémaux, je l'ai accueillie comme une apothéose. Ce prix me va droit au cœur, car je vais le recevoir à Lyon, point central de la cinéphilie, là où le cinéma est né.

Quelle définition donnez-vous à votre métier ?
Mon métier consiste à ranger ma mémoire, à archiver et à monter de manière charismatique les images de cinéma. Je ne suis pas un critique, je suis un archiviste-historien-monteur de séquences de films issues de cinématographies différentes. L'internaute cinéphile qui décide d'appuyer sur play pour regarder mes montages sera en connection avec une mémoire de cinéphile, la mienne, libre à lui, bien sûr, de contester mes choix et mes associations entre les films.

Comment voyez-vous votre profession dans vingt ans ?
J'ai envie de continuer *Blow up* (et je remercie infiniment Arte qui me le permet !), jusqu'à l'épuisement personnel, qui est possible, et l'épuisement des sujets, qui est impossible ! J'ai trouvé la forme qui me convient, courte, rapide ou pas, qui me laisse jouer avec les codes internet du zapping. Chaque sujet peut amener un suivant ou être revisité avec les films qui ne cessent d'arriver, c'est sans fin. Je pourrais continuer jusqu'à la fin de mes jours ! Moi, il faudra qu'on me mette à la porte !

— **Propos recueillis par Virginie Apiou**

BNP PARIBAS
La banque d'un monde qui change

© Laura Lépine

PORTRAIT

Un jour une bénévole

FABIOLA RAVAONIRISOA : « J'ADORE RENCONTRER ET ÉCHANGER AVEC LES GENS ! »

Première séance et première mission, le millésime 2019 du festival Lumière restera gravé dans la mémoire de Fabiola Ravaonirisoa, 37 ans. Un an après son installation à Lyon par amour, la jeune femme originaire de l'île de Nosy Be près de Madagascar, devient spectatrice et bénévole pur ce dixième anniversaire du festival. Fan de Chaplin, Fabiola a embarqué son mari Pierre lors du Ciné-Concert *Charlot* tenu dimanche à la Halle Tony Garnier. Stagiaire au sein de l'Institut de Formation Rhône-Alpes (IFRA), elle participe au festival en tant que bénévole pour la première fois. Au Village Lumière, elle assure la distribution des journaux mais aussi l'accueil du public dans la boutique : « *accueillir le public, c'est un peu ma spécialité. J'adore rencontrer et échanger avec les gens !* » confie-t-elle avec un large sourire. Après avoir exercé le métier de serveuse en hôtellerie-restauration, vendeuse dans l'industrie automobile puis dans une boutique-bar de son île natale, Fabiola prend désormais des cours de français au sein de l'IFRA pour travailler dans le commerce à Lyon. En attendant, Fabiola apprécie chaque instant de cette première expérience au festival et ne boude pas son plaisir de spectatrice : « *j'adore les comédies et Charlie Chaplin en particulier. Et puis l'ambiance à la Halle Tony Garnier était super !* ». Une belle façon pour Fabiola de goûter aux plaisirs de sa ville d'adoption. — **Laura Lépine**

LUMIÈRE2019
GRAND LYON FILM FESTIVAL
12/20 OCTOBRE

Rédacteur en chef : Aurélien Ferenczi
Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Conception graphique et réalisation :
Justine Ravinet - Kiblind Agence

Imprimé en 5 600 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier-Film - 69 008 Lyon
www.festival-lumiere.org

Remerciements à BNP Paribas pour son soutien au quotidien du festival